

Certains de ceux qui se réclament du sociologue véhiculent une vision manichéenne et dogmatique de la société.

Bourdieu: les héritiers sectaires

par JEAN-PIERRE LE GOFF

L'œuvre sociologique de Pierre Bourdieu a été saluée par un hommage quasi unanime. Mais son héritage ne se situe pas sur le seul registre de la théorie. Intellectuel reconnu dans son milieu, il n'hésitait pas néanmoins à s'engager aux côtés des grévistes de décembre 1995, des sans-papiers, des chômeurs... Qu'elle ait fasciné ou irrité, sa parole a occupé une place singulière dans l'espace public. Sa critique du discours dominant et des puissants, ses prises de position en faveur des plus démunis bousculaient les situations établies et les certitudes acquises, forçant les intellectuels, les politiques et les journalistes à sortir de leur ghetto. Mais on ne saurait en rester à ce seul constat sans prendre en compte le contenu de cette critique et les usages auxquels elle donne lieu.

Son analyse de l'école, développée conjointement avec Jean-Claude Passeron (*les Héritiers*, en 1964, et *la Reproduction*, en 1970), a marqué de nombreux intellectuels critiques et enseignants. L'école y est analysée comme une institution reproduisant les inégalités, les exigences et les critères du système d'enseignement jouant au détriment des classes défavorisées. L'examen et les concours sont pareillement considérés comme des mécanismes d'élimination et de sélection, permettant la reproduction et la légitimation de l'héritage culturel et par là même celles de l'ordre établi. Ces analyses se veulent un constat sociologique, mais elles n'en prêtent pas moins à équivoque, plaçant ces héritiers par excellence que sont les intellectuels et les enseignants dans une position difficile à assumer: ne sont-ils pas à leur insu les agents reproducteurs de l'ordre établi? Comment les en-

seignants qui se réclament de cette analyse peuvent-ils encore faire leur métier? Dans les années 60 et 70, cette critique des «héritiers» a pu trouver un écho dans la mauvaise conscience d'une «petite-bourgeoisie» intellectuelle en révolte, coincée entre une référence emblématique à la classe ouvrière, aux couches populaires, et un ordre bourgeois encore marqué par le XIX^e siècle. Qu'en est-il aujourd'hui?

L'analyse bourdieusienne de la domination peut également servir de référence à une mythification du pouvoir qui s'est développée dans les années 70

Le monde est schématiquement ramené à deux camps: celui des dominés et des dominants.

et qui perdure aujourd'hui. L'ensemble des «champs» est structuré selon le rapport dominant-dominé; la «violence symbolique» parvient à imposer des significations et à les rendre légitimes en dissimulant le rapport de force; l'*habitus* intériorise et reproduit des modes de conduite, de perception et de jugement... On peut sommairement en déduire, ce que ne dit pas Pierre Bourdieu, que

tout est domination et rapport de force, que la «violence symbolique» est partout et que nous sommes conditionnés au plus haut point, favorisant ainsi l'installation du soupçon généralisé dans les rapports sociaux.

Nombre d'héritiers militants de Bourdieu se sont engouffrés dans cette voie. Le thème des «nouveaux maîtres du monde» liés aux marchés financiers entretient l'idée d'une domination totale sur le monde et les sociétés. Dans cette optique, ce n'est pas la critique de l'idéologie libérale et de la pénétration du modèle marchand dans l'ensemble des activités qui pose problème – elle est largement fondée et légitime –, mais la vision totalitaire des sociétés démocratiques. Dans cette mythification du pouvoir, les médias, avant tout la télévision, occupent une place centrale. La critique justifiée du «journalisme de révérence», de la dégradation du débat public et des mécanismes délétères des médias est inscrite dans une vision proprement fantasmatique d'un contrôle des esprits sur le mode de Big Brother. Dès lors, qui peut prétendre ne pas être un tant soi peu manipulé? En fin de compte ne faut-il pas apprendre à nous méfier de nous-mêmes, refuser ces nouveaux opiums des peuples qui nous détournent de nos devoirs de citoyen?

Cette vision du monde simple, radicale et manichéenne, présente un avantage majeur: elle fournit un programme d'action évident, qui évite d'affronter la complexité du réel. Les dominés étant les premières victimes du

conditionnement massif par les médias, on imagine en effet l'ampleur de la tâche militante pour les éclairer. Mais les promoteurs de cette démarche ne se rendent pas compte que son simplisme même la rend inopérante, car elle est très facilement «recyclable» par le système qu'elle entend dénoncer: le paradoxe en l'affaire est en effet que cette vision du monde est diffusée quotidiennement à la télévision aux *Guignols de l'info* par les marionnettes de la World Company, et nombre de journalistes critiques la reprennent à leur compte, alors qu'ils font partie de grands groupes de communication censés dominer la société et répandre la *doxa* libérale. Les médias écrits et audiovisuels sont devenus un élément central de la vie moderne, et l'on ne voit pas com-

ment on pourrait s'en passer, sauf à se retirer des affaires de la société et du monde. Au lieu de fustiger les médias dans une posture puriste et hautaine, mieux vaut prendre en compte les espaces de débat qu'ils offrent et réfléchir aux complémentarités qui peuvent être mises en place entre les différents types de médias.

Cet héritage critique ne se traduit pas seulement par des idées concernant l'école, la culture, les médias... mais par une posture particulière: une façon de se situer et de juger la société et le monde. Ceux-ci sont schématiquement et irrémédiablement ramenés à deux camps: celui des dominés et des dominants. On enferme alors l'alternative dans un choix caricatural qui ne souffre guère de longs débats. Les héritiers militants de Bourdieu se veulent à la fois les tenants d'une science sociologique et les représentants des dominés. Dans ce cadre, celui qui n'acquiesce pas à leurs thèses risque d'être considéré comme une victime de la manipulation conjointe des «nouveaux maîtres du monde» et des médias ou, pis, comme leur complice objectif ou subjectif, complicité que l'analyse sociologique va s'efforcer de démontrer. Cette posture de dénonciation introduit un climat délétère dans les rapports humains et pervertit le débat argumenté. Se trouve réactivé un sectarisme sur tous les plans à la fois: la supériorité «éthique» dans la défense des dominés, l'autorité de la sociologie scientifique de Bourdieu et la référence emblématique à un «mouvement social» comme porte-drapeau des idées avancées. Dans l'«argumentation», on glisse de l'un à l'autre pour mieux clouer ses adversaires au pilori. Les idées de Bourdieu peuvent ainsi servir de substitut à un marxisme en crise, alimenter un dogmatisme qu'on aurait pu croire oublié. Son œuvre sociologique n'en continuera pas moins d'exister, et, comme toute œuvre de pensée, elle n'a pas fini d'être interrogée, soumise à critique et à débat sur un autre registre, celui de la liberté de penser que certains héritiers de Bourdieu ont perdu de vue. Comprendre le mal-être existentiel et social présent implique de sortir du schématisme pour s'interroger sur l'état des ressources culturelles et politiques des démocraties européennes et développer un travail lucide de reconstruction. Cela ne signifie pas la perte du sens critique, de la passion dans le débat et l'action publique, mais la fin du manichéisme et de la vision totalitaire des sociétés démocratiques véhiculée par une certaine gauche critique ●

Jean-Pierre Le Goff est sociologue. Dernier ouvrage paru: «*la Démocratie post-totalitaire*».